

Corps écrits, no 5, P.U.F., 1983, « L'autoportrait »

Francine Belle-Isle

Volume 17, numéro 2, automne 1984

La question autobiographique

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/500655ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/500655ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département des littératures de l'Université Laval

ISSN

0014-214X (imprimé)

1708-9069 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Belle-Isle, F. (1984). Compte rendu de [*Corps écrits*, no 5, P.U.F., 1983, « L'autoportrait »]. *Études littéraires*, 17(2), 415–416.
<https://doi.org/10.7202/500655ar>

Comptes rendus

Corps écrit, n° 5, P.U.F., 1983, « L'autoportrait »

La revue *Corps Écrit* se présente comme un lieu d'ouverture sur tous les champs de réflexion des sciences humaines — littérature, arts, esthétique, philosophie, histoire — et fait bel accueil aux textes de création. Elle accepte donc au départ de renoncer à une homogénéité de contenu pour s'orienter résolument vers la diversité et l'originalité. Les thèmes choisis pour chacun des numéros trimestriels sont d'ailleurs suffisamment larges pour inspirer bien des disciplines. À titre d'exemples seulement : *la Récompense*, *le Sommeil*, *la Mémoire*, *le Silence*...

La cinquième publication — celle de février 1983 — s'intitule *l'Autoportrait*. Comme le veut la jeune tradition de *Corps Écrit*, le numéro propose des textes d'auteur, des études et des chroniques. Disons-le tout de suite, il n'est pas facile de rendre compte de l'extrême variété de ce numéro, tant nous devons garder le regard alerte et disponible : plus de quinze articles, tous intéressants et dont il faudrait dire de chacun quelque chose. Notre choix est ici pure affaire de goût et évidemment arbitraire.

En prenant appui sur la culture gréco-romaine des deux premiers siècles de l'Empire, Michel Foucault introduit le problème de « l'écriture sur soi » comme d'abord celui d'une écriture *éthopoeitique*. Il en étudie deux formes traditionnelles : *les hypomnémata* — ces carnets de notes constitués d'un « déjà-dit » ailleurs, dont on fait, par une assimilation unificatrice, l'expression de sa vérité personnelle — et *la correspondance*, celle où le scripteur se donne la mission d'agir sur le destinataire en raison de son autorité morale exemplaire. Deux pratiques d'écriture qui se répondent, en ce qu'elles impliquent toutes deux une sorte de « face à face » qui exige « de faire venir à coïncidence le regard de l'autre et celui qu'on porte sur soi ».

Le texte de Christian Delacampagne situe la présence de l'autoportrait à l'intérieur d'une *interrogation relative à l'identité*, interrogation de caractère obsessionnel et dont les risques de fonctionner sur un fond d'*illusion* ne sont pas écartés. Le titre de son article, « Regards, miroirs, rêverie », suggère combien la volonté de figuration de soi passe par des voies incertaines et que, peut-être, « le problème de la peinture et celui de la pensée n'en font finalement qu'un : comment représenter un objet (possible) ? » Faire son autoportrait reviendrait alors à imaginer la visibilité de sa réalité intime et donc à toujours offrir au public *l'autoportrait de ses rêveries*.

Plusieurs études investissent carrément l'univers pictural. Celle de Louis Marin essaie « de voir et de lire », devant des tableaux de grands maîtres, les variations simultanées de l'image de soi dans le miroir, de manière à replacer la différence au cœur même de l'identité. L'analyse de Daniel Arasse veut montrer qu'il n'y a pas d'autoportrait sans référence à une histoire : celle que met en place l'instance sociale — « ce regard étranger qui travaille, dès l'entrée, l'image-de-soi et en structure l'apparence » — et qui, obligatoirement, fait du peintre *un artiste dans la foule*.

Reprenant la question de l'autoportrait de son point de vue à lui, qu'il dit être celui du profane (« Je ne sais pas peindre. Je ne *connais* rien à la peinture »). Philippe Lejeune se demande quel « pacte » lui est proposé, dans quel « contrat de lecture » il est impliqué, quand il visite les musées et que son regard s'arrête sur des visages, dont seule l'étiquette accrochée au tableau permet d'identifier le caractère *autobiographique*. S'il n'y a pas de « signe *interne* » qui puisse démarquer l'autoportrait du simple portrait, se pourrait-il « que la peinture ignore la "première personne"... » ?

Béatrice Didier, quant à elle, revient en terrain littéraire et cherche à saisir ce qui distinguerait l'autoportrait du journal intime. Entre ces deux formes d'écriture, fondamentalement narcissiques, ce serait finalement la mort, comme échéance reconnue ou déniée, qui ferait la différence. Occupé à inscrire le temps qui passe comme s'il ne devait jamais cesser de passer, le diariste remet toujours à plus tard le moment de fixer son image sous l'œil critique d'autrui et pour une éternité qui le nargue. L'autoportraitiste, lui, avoue son angoisse du vieillissement et sa peur de mourir ; il éprouve l'urgence de réunir ses « traits épars » en totalité définitive, dans l'espoir d'échapper à l'épouvante devant la désintégration de son corps.

C'est d'ailleurs sur cette certitude que la mort menace à chaque pas, à chaque mot, que le « elle » du très beau texte de Diane de Margerie — *De la roue à la rose* — risque de se briser parfois, quand se fait trop grande la répugnance « à tracer sur le papier le mot bref et vide du "Je"... » Que pouvons-nous faire encore quand, « à force de mourir plusieurs fois », nous nous retrouvons pauvres et nus, sans restes ni traces ? « Vite, vite, tromper son monde, vivre en surface, faire comme si, pour durer ». Jusqu'à ce que vienne la résurrection...

Francine BELLE-ISLE